



Un secret

Marie-Hélène Lefèvre

En avril, le soir, les ennuis commencent.

J'aime le mois d'avril entre tous. Est-il possible d'éprouver si fort la sortie de l'hiver, l'arrivée du printemps et la joie des beaux jours qui reviennent ?

Au mois d'avril, les beaux jours se rapprochent.

Je le sens jusque dans ma peau, jusque dans mon cerveau, jusque dans l'euphorie qui bouillonne tandis que le soir j'arpente les quais de la Seine, un sourire aux lèvres et la joie du renouveau au cœur.

Il est assez rare que j'éprouve une joie sans mélange. Généralement, toutes mes émotions positives sont ombragées, comme nuageuses.

Je suis un homme de trente ans, pur fruit de la catégorie socioprofessionnelle dite des « bobos ». Je travaille dans une agence spécialisée dans la publicité des produits altermondialistes, mes amis et moi nous réunissons pour des brunchs dans des salons de thé branchés du X^e arrondissement et buvons du café de petits producteurs locaux de Bolivie en dégustant des pancakes sans gluten.

Mes amis sont non-fumeurs, boivent du vin bio et pratiquent le yoga bikram.

Et je suis comme eux... à une exception près.

Je cache un secret, et si j'éprouvais encore un peu d'émotion je vivrais dans la peur que mes amis découvrent l'ignominie de ma vraie nature.

Ce soir, face au printemps qui éclaire Paris, j'ai envie de dire la vérité.

Ma vérité, la vérité que je nie en public, que je nie en privé, que je nie parfois à mes propres yeux.

Je ne suis pas quelqu'un de bien.

Je n'ai pas de cœur.

Enfin si, bien sûr, j'ai un cœur et il bat. Mais il n'est pas, comme vous autres, l'organe auquel l'être humain prête des sentiments, comme l'amour, l'amitié, le respect des autres, de la vie.

Je suis un monstre.

Mes mains cachent une tache qui apparaît quand je me regarde en face.

Je vois le sang que je répands couler autour de moi.

J'entends les hurlements de mes victimes.

J'ai gravé dans ma rétine, dans l'endroit secret de mon intériorité où les horreurs que je commets sont emmagasinées, leurs regards implorants.

Je sens dans mes mains la lourdeur du couteau. Je revois son éclat tandis que je l'abats sur la chair tendre de leurs cous.

Je les entends gémir, pleurer...

Je vois la terreur dans les yeux des plus petits qu'impitoyable et résolu je sépare de leurs mères.

Je jouis du courage de ces créatures qui se précipitent sous ma lame, avec l'espoir toujours déçu d'être prises à leur place...

Je n'épargne personne. Ma seule manifestation d'humanité est d'abréger leurs souffrances en leur tranchant la gorge aussitôt.

Ce soir fait exception.

Je ressens comme... des remords.

L'horreur de mes crimes commence à m'envahir.

Peut-être ne suis-je pas si insensible que je le pensais. Peut-être que les taches de sang si abondantes sur le tablier que je revêts toujours avant d'officier ont fini par pénétrer ma peau.

Mon âme est noire et je la repeins en rouge.

Mon activité est un condensé des horreurs dont est capable l'être humain.

Mes victimes, pour les gens qui dirigent ce monde, ne sont pas considérées comme dignes d'intérêt. Elles sont compagnie, amusement, parfois défouloir... Jamais on ne les considère comme des êtres vivants doués d'intelligence, leurs voix ne sont rien face aux cris de la meute.

Je mens à mes amis. Je ne suis pas ce publicitaire branché aimant les bons mots et les films d'auteurs, qui va voir comme eux les blockbusters sous prétexte « d'accompagner les enfants ».

Je me fous royalement des petits producteurs. Dans ma vie, ils n'occupent aucune place. Voir le sang couler et distribuer la mort ont figé mes sentiments.

Je me suis inventé ce travail pour me faire accepter d'eux.

En quoi suis-je meilleur ou pire ?

Et dans la mesure où si peu de gens se préoccupent de mes victimes, pourquoi devrais-je éprouver des regrets ?

Ce soir pourtant, en ce doux mois d'avril, ma joie du renouveau est gâchée par ces souvenirs...

Je suis équarrisseur.

Mes victimes, des animaux. Qui s'en soucie ?

Mais depuis quelque temps, j'ai peur.

Des voix s'élèvent.

Des gens manifestent aux cris de « Tous vivants, tous sensibles ».

Croient-ils m'apprendre quelque chose ?

Je sais depuis que je les abats que les animaux sont sensibles. Je vois leur peur, leur désespoir, je vois les petits que j'arrache à leur mère s'accrocher à elle, je vois les mères se précipiter sous mon couteau, je vois leur... humanité.

Peut-être qu'un jour, mon métier n'existera plus.

Que pourrais-je bien faire de ma vie alors ? Je ne sais que tuer...

Peut-être... militaire ?